

La névrose obsessionnelle

Charles Melman

Leçon I à III, au 12 novembre 87

Patricia Kreissig Le Coat

Il me semble que l'enjeu de ce séminaire « La Névrose obsessionnelle » de Charles Melman, qui date de 1987/88, consiste dans la lecture de ce qu'on peut appeler aujourd'hui véritablement une présentation clinique avec Freud, celle de « L'Homme aux rats » appuyée sur les apports lacaniens.

Du coup, il s'agit de porter un nouveau regard sur cette pathologie et ses particularités, un regard qui nous ouvre un champ de vue au-delà de ce que Freud a pu apercevoir.

Après deux premiers chapitres introductifs durant lesquelles Charles Melman nous rappelle que l'obstacle vers la vérité, c'est bien la jouissance en tant qu'elle fait limite au savoir et qu'elle a cette propriété de substituer l'impuissance à l'impossible, nous allons lire Freud dans une version bilingue.

Mais d'abord laissons-nous guider par ce fait, que la jouissance impose donc une limite au savoir.

De la jouissance dans la cure, certes il y en a (Jouissance de l'Autre dans le sens objectif) et c'est très certainement dans la rencontre avec la névrose obsessionnelle que sa production est particulièrement féconde. Mais nous verrons.

Orientons-nous avec les quatre discours tel que Lacan les a mis en place et étudié et posons un regard particulièrement attentif sur cette place qui est la place de la production. Qu'est-ce qu'on produit à partir d'où et qu'est-ce qu'il en est de cette jouissance-là qui se dépose sur la place de la production ? Pour étudier la jouissance de l'obsessionnel démarrons ...

Et en effet, la seconde leçon démarre avec le discours du maître et spontanément Charles Melman nous propose l'étude d'un très bref extrait de « Radiophonie », un examen particulièrement élaboré des quatre discours.

L'impossibilité de gouverner, d'éduquer, les impossibilités du discours du maître et du discours universitaire « L'impossibilité de gouverner ce qu'on ne maîtrise pas », « commander au savoir. » ... Pour le discours du maître, c'est le plus de jouir qui crée l'impuissance du discours et pour le discours universitaire, c'est la béance où s'engouffre le sujet qu'il produit et la nécessité de devoir lui supposer un auteur au savoir à partir duquel il prend son autorité. ... Lacan met le discours du maître et le discours universitaire côte à côte. Sur l'autre versant, il situe le discours hystérique et le discours analytique comme une sorte de solution, d'apaisement à l'impossible de leur structure, pour leur donner l'alibi de l'impuissance car pour l'hystérique c'est l'impuissance du savoir que provoque son discours, à s'animer du désir ...

« Pour l'hystérique, c'est l'impuissance du savoir que provoque son discours, à s'animer du désir ... »

N'est-ce pas une belle lecture d'une écriture : Le sujet $\$$ vise le signifiant maître phallique et le savoir qui en découle, elle en est dupe, il choit, ce S2 sous la barre, ce produit, jouissance Autre et rend l'accès au désir impossible !

« On voit bien » nous dira Charles Melman « comment le discours psychanalytique vient transformer l'impossible du discours du maître en impuissance, puisqu'il le ramène en quelque sorte au fait que commander au savoir ne se peut non pas comme impossible, mais ne se peut à cause de la jouissance ! Puisque c'est à laisser son libre jeu au savoir, que la jouissance est permise ».

Chaque discours s'organise d'une impuissance. Elle se définit par cette barrière que vient y inscrire la jouissance, barrière entre la production de la jouissance et la vérité !

C'est un point capital pour notre étude de l'homme aux rats.

Notons que cette impuissance qui n'est pas un réel, pas un impossible, est conditionné par la structure, structure langagière car : le langage, c'est la condition de l'inconscient.

Passons maintenant à l'examen clinique de la névrose obsessionnelle et au troisième chapitre.

« Mon père qui a quatre-vingt-cinq ans est solide comme un roc. Dieu merci. »
Entendez-vous ? Ce qui se cache sous ce « Dieu merci » ?

Une phrase tout à fait banale de la psychopathologie quotidienne qui nous emmène directement à la question de l'inconscient et son rapport au père. L'inconscient parle quand il veut, il nous surprend et nous déborde, il n'est pas question de le faire exprimer à notre guise sauf, en effet, dans une circonstance similaire à celle évoqué, c'est-à-dire à l'occasion de cérémonies concernant la vie et la mort. Ce fait presque banal, relève d'un fonctionnement quasi physiologique de la pensée mais nous le retrouverons amplifié dans la névrose obsessionnelle : il s'agit de la crainte de la gaffe, du lapsus qui vaudrait passage à l'acte là, où le sujet ne s'y croit pas.

Et pourtant, il ne manque pas au rendez-vous dans ces moments-là !

Allons lire maintenant le cas du « L'homme aux rats » avec Charles Melman.

Freud nous promet un compte rendu de l'histoire suivi d'un travail que Charles Melman va d'emblée dire travail de généralisations, de quelques conclusions. Une démarche subtile car, nous dit-il, elle est réservée au cas de cette névrose obsessionnelle qui guide le processus « naturel » de notre pensée autrement dit le « point aveugle », l'émergence du nerf optique sur le fond d'œil, autrement dit, la limite qui s'impose à Freud, du fait même de sa propre névrose.

Essayons donc d'éviter de tomber dans ce piège.

Le texte étudié dans un premier temps datant de 1909 est celui publié dans « Cinq psychanalyses ».

Au cours de cette étude, nous étudierons les notes qu'il a prises et qui sont publiées afin de mieux comprendre le tri fait par Freud.

Charles Melman lit l'édition bilingue et commente.

La névrose obsessionnelle est plus difficile à comprendre que l'hystérie ; *elle est en quelque sorte un dialecte de la langue hystérique* ... Bref, Freud la situe dans un couple d'opposition avec l'hystérie.

Est-ce que ceci tient la route ? Nous verrons ... Mais ceci correspond à ce que Charles Melman nous a apporté dans la précédente leçon concernant l'impossible et l'impuissance.

Il continue la lecture, qui s'intéresse aux phénomènes inconscients et leur grande importance dans la névrose obsessionnelle. « *Des phénomènes psychiques inconscients font parfois irruption dans la conscience sous leur forme la plus pure ... cela peut avoir comme point de départ les stades les plus divers*

des processus de la pensée inconsciente... ce sont pour la plupart des formations existants depuis longtemps. »

Ce qu'il retient de cette lecture c'est bien la nécessité d'aborder plus précisément cette question qui concerne les processus de la pensée inconsciente. La question des symptômes ?

Lisons, écoutons et entendons ! Entendons le jeu de la lettre dans cette langue allemande : verehren-verkehren.

« Honorer, idolâtrer » et « avoir du sexe avec ». Une seule lettre sépare les deux termes qui représentent respectivement l'amour courtois et le désir sexuel.

Cela n'échappe pas à l'oreille de Charles Melman.

Ernst Lanzer est un jeune homme, un universitaire qui souffre de ces craintes, de la crainte que quelque chose puisse arriver aux deux personnes qui lui sont chers, son père et la dame qu'il honore.

Il a également des impulsions imposées, compulsives et une présence d'interdits qui se forment en lui. Alors qu'il lutte contre ces phénomènes, ce n'est que quand il a des rapports sexuels occasionnels, surtout loin des lieux « du crime obsessionnel » avec une jeune femme, qu'il se trouve mieux.

Nous apprenons que ce malade a certainement lu « La psychopathologie quotidienne » et les « Wortverknüpfungen » nouages de mots qu'il y retrouvaient lui rappelaient ses propres travaux, ces nœuds « Verknüpfungen » dans sa pensée. Et pour cause ! Nous en avons déjà eu un premier exemple avec « verehren » et « verkehren ».

Freud rapporte ensuite 4 séances.

Dans la première, l'homme relate ses démarches auprès d'un ami qui est quelqu'un de très bien et à qui il demande à chaque impulsion criminelle s'il le trouve méprisable et criminel. L'ami le rassure : « pas du tout ». Vous entendez comment cela se passe sur un axe a-a', imaginaire.

Puis il y a un autre ami de quatre ans plus âgé (19 ans), qui avait beaucoup d'affection à son égard et « exaltait » son narcissisme -autrement dit le faisait rêver d'un amour homosexuel- cet homme est devenu ensuite « ein Steuereintreiber » un percepteur, celui qui fait entrer les « Steuern », impôts, qui impose et « das Steuer » c'est aussi en allemand : le guidon, le gouvernail ... il dira « *je me suis rendu compte que ce n'étais pas du tout moi qui l'intéressait,*

Commenté [PL1]:

Commenté [PL2R1]:

Commenté [PL3R1]:

mais que c'était ma sœur. » Voilà, le premier grand choc de sa vie ! Une sorte de déviation de l'axe sur lequel il s'était tranquillement installé a-a', du pareil au même, l'imaginaire, et voilà donc la trahison avec une Autre, l'altérité.

C'était un ami. Ami en langue allemande c'est Freund. Il raconte d'ailleurs que son père aussi avait été son plus grand ami ... Freund ... Est-ce étonnant qu'il rencontre Freud ? Vous entendez de nouveau à quel point notre patient est un fin connaisseur du jeu de la lettre, malgré lui.

Un jeu qui est important mais pas libre car le « *Steuereintreiber* » si c'est « *Teurer eintreiber* » devient quelqu'un qui se force une voie d'entrée, ce qui lui coûtera chère ... entre le mot et le symptôme, il y aura des « *Wortverknüpfungen* ». Et des effets imaginaires ... L'homme aux rats et ses phobies !

C'est donc quand il se trouve encore gentiment investi sur cet axe a-a', imaginaire avec son semblable, que le premier grand traumatisme surgît. La déception : C'est à l'autre sexe, à l'Autre qu'il la doit. « *Ce fut le premier choc de ma vie* » dit-il et il se lance immédiatement sur sa sexualité infantile.

Il y a là, la gouvernante Fräulein Peter. Il la nomme Peter alors que ceci est son nom de famille et les gouvernantes se faisaient d'habitude appeler par leur prénom. Peter, c'est Pierre. Un être masculin.

C'est pourtant avec elle qu'il explore le corps féminin : il lui fait des chatouilles sous sa robe, prend le bain ... en étant excité...

Et puis il y a une seconde gouvernante avec une histoire d'abcès sur les fesses...

Et cette fois-ci où les deux gouvernantes et son petit frère étaient tous ensemble et il se souvient avoir entendu dire : « *avec le petit on pourrait faire ça mais lui, trop maladroit, il raterait sûrement son coup ... danebenfahren.* (il ferait une sortie de route) » C'était l'humiliation, la honte, les pleurs, l'incompréhension.

Certes, la gouvernante n'était pas très intelligente mais le petit garçon ici concerné était quant à lui « *œdipiennement bien constitué* » dit Melman. Il est sexuellement bien orienté, il a bien repéré ce qui intéressait papa. Il est intéressé par ce qui est caché, par ce qui ne faut pas voir et il sait que c'est ça qui intéresse papa. Il a pris cela quelque part ...il ne peut pas l'inventer tout seul.

Mais pourquoi cette curiosité torturante ? Pourquoi est-ce obsédant ? Pourquoi est-il si obsédé ?

Et le pire est à venir : « A six ans » dit-il « je souffrais d'érections » et il allait en parler à sa mère !

Mais : Il savait déjà qu'il y avait un lien entre ses « curiosités » (supposons qu'il parle des rapports qu'il entretenait avec ses gouvernantes), ses « représentations mentales » (nous ne savons pas trop de quoi il parle exactement) et son rapport à sa mère !

En plus, il lui est venu l'idée que ses parents connaissent ses idées et qu'il leur aurait parlé pourtant il ne s'est pas entendu le faire.

Loin d'être banal comme ceci aurait pu l'être, cela nous permet d'entendre que ses idées lui viennent de l'Autre, ses paroles lui viennent d'une manière directe du grand Autre qui est incorporé et donc pas -comme c'est le cas d'habitude- de l'Autre, d'un lieu, celui du langage ou, de l'inconscient sous une forme inversée !

Il reçoit le message d'une manière directe. C'est dans le discours de l'Autre qu'il trouve ses pensées, ses désirs sexuels ... « *bien sûr bien orientés* » (conforme au modèle paternel) « *Il a le sentiment que l'Autre sait ses pensées et qu'il reprend ses pensées mais pas sous une forme inversée, il les reprend sous une forme directe.* » Les parents les savent donc, bien sûr ! « *C'est un épisode délirant physiologique* » nous dira Charles Melman plus tard. Ce n'est donc pas étonnant de constater que le diagnostic d'une psychose peut facilement être discuté dans certains cas de névrose obsessionnelle.

Voilà comment émergent les premières prémisses d'un rapport particulier, rapport de dépendance de ce petit bonhomme à la figure de l'Autre, au désir de l'Autre ... Une relation à l'Autre qui ne serait pas marquée par la castration ... qui serait plus marquée par la défense contre la castration, contre ce qui a été mis en place à l'occasion de son fantasme originaire.

Dès que ces pensées obsédantes et fortement désirantes lui reviennent par exemple celles de devoir voir les bonnes nues, il se trouve subitement envahi par un sentiment d'étrange inquiétude, d'inquiétante étrangeté qui souligne le caractère justement étrange de ces désirs qui lui viennent directement de l'Autre. Cette étrangeté est immédiatement inquiétante car accompagnée d'une superstition absurde : « si je pense cela, il va arriver quelque chose... » Il est alors condamné à tout faire pour empêcher cela. Quoi ?

De tuer le père ! A la fois un vœu obsédant et une crainte insupportable qui se traduit par « La crainte que mon père ne meure » et il avoue qu'il y pense avec

beaucoup de douleurs depuis son plus jeune âge jusqu'au jour de sa rencontre avec Freud ...

Et, dit Freud « A cette occasion j'apprends avec étonnement que son père est mort depuis plusieurs années ». On pourrait s'arrêter là car on n'y comprend plus rien. Comment peut-il avoir la crainte que son père ne meure, alors qu'il est mort ? N'entend-il pas le vœu de mort ? Mais il est mort !

C'est à ce point-là que Charles Melman introduit une synthèse nécessaire :

« Ce qui fait le caractère obsessionnel de ce voyeurisme, c'est son caractère compulsif. Celui-ci s'accompagne de l'idée que son accomplissement pourrait provoquer la mort de son père. »

Notre homme aux rats, ce qu'il désire plus que tout, en vérité c'est la mère et l'objet mère, celui de son fantasme, se déplace alors sur les bonnes, surtout sur celle qui se nomme Pierre peut-être en raison du refus de la castration qui le commande et qui concerne en premier lieu non pas sa propre personne, mais celle de l'Autre maternelle. Il semblerait qu'il ne soit pas sans en savoir quelque chose, ce petit bonhomme, (mais il sait sans le savoir) de cet équivalent incestueux et il y ajoute une certaine liberté, avec la mort imaginaire de son père. Un père symbolique, un père qui sépare ce fils de son objet premier, objet aimé, il n'en veut pas ! Il a donc un père ami, ein Freund, einen freundlichen Vater. Et le père réel, celui qui occupe la place en tant que nouage des trois dimensions paternelles mais aussi en tant que père tout court ... l'époux de la mère ... il s'en sépare au mieux qu'il peut. Le vœu inconscient de tuer le père pour garder la mère intacte – préservée de toute castration possible grâce à ce petit bout qu'elle a avec lui, Ernst- n'est-ce pas plus qu'un vœu ? Un fantasme ?

Le fantasme originaire de notre petit homme ?

C'est en référence à la structure que nous pouvons entendre ceci. Le sujet, ce « parlêtre » dans son rapport à un signifiant maître, phallique en rapport avec un savoir enfui dans ce précieux trésor de signifiants grand ouvert duquel s'échappe un objet, nommé objet a, la place qu'il occupe -ce sujet- au sein d'un discours déterminé par quatre places différentes permet de dévoiler l'objet visé « reluqué » dit Charles Melman, qui semble ici fonctionner comme l'objet interdit, refusé, celui qu'il ne faut pas ... l'objet phallique.

Et si de coutume la loi paternelle, « la loi liée au nom-du-père » dit-il encore, vient chasser le bonhomme de cette place Une « vient cet objet le faire se barrer » dit-il, ce qui implique la castration, -ce qu'on entend bien dans le

discours de l'analyste où c'est l'objet qui commande et du coup il renvoie en place de production un signifiant maître sous la barre, castré- dans le cas de notre Ernst Lanzer, le fait qu'il en fait fi de cette loi, qu'il n'en veut pas de la castration, « *la vue de cet objet* » bien sûr phallique « *impliquerait que du même coup le père se trouverait rayé, supprimé* ». Il n'y a pas deux S1 en place d'agent. L'obstacle doit être levé, l'accès au phallus - dont l'écriture est S1- libéré.

C'est bien la castration de l'Autre maternel que le petit obsessionnel veut obturer ; cette castration dont il se croit coupable ... il veut la réparer. Pour cela il faut mettre à distance le père, le mettre en bout de chaîne. Qu'est-ce que cela veut dire ? En bout de chaîne ? L'éloigner dans l'espace telles que ces filles qu'il consulte occasionnellement ? Alors que l'écriture du père symbolique troue le réel, y dépose le « nom-du-père », l'homme aux rats fait tout pour éviter les effets de ce dernier, pour tenter d'échapper à la loi qu'il met ainsi en place : les lois du langage et de la parole.

Il expulse ce perturbateur du lieu sacré de l'Autre, symbolique, du lien qu'il entretient avec sa mère.

Et pourtant, il n'est pas dans la forclusion – il le tient juste à distance.

C'est ce qui va réellement poser un problème à Freud, c'est la mort du père mort. Il va s'y perdre dans l'interprétation des superstitions, des croyances ... évoquer même la possibilité d'un délire.

Il s'agit pourtant de la mort qui est ici un fait de cet équivalent incestueux et avec cela, du père mort.

Du père vivant, à l'époque où il était encore vivant Ernst en faisait un ami, un alter ego, égal à lui, semblable, petit autre. Il le maintenait sur l'axe imaginaire. C'est du père mort, réel qui n'est guère du semblable, que découle la pleine autorité du père. Le refus du père symbolique, le meurtre du père symbolique, tue ce père réel mort (le symbolique vient mordre sur le réel) et ceci a bien entendu des lourdes conséquences psychiques pour notre petit Ernst. On ne contourne pas les lois impunément.

Charles Melman conclut :

Ce qui excite cette compulsion voyeuriste n'est pas UN objet sexuel, mais que c'est L'objet sexuel lui-même, celui qu'on ne saurait voir et qui confère à la femme qui en est porteuse une virilité, le phallus symbolique !!! La femme ainsi aperçue est phallisée, masculinisée comme Mlle ... au nom Peter, et ceci en

dépité de la réalité car l'objet fascinant, c'est celui qu'il ne faudrait pas, celui qui est barré par l'interdit paternel ...

D'où le pénible caractère compulsif et ... la crainte qu'il arrive quelque chose au père, que le père ne vienne à mourir ...

Mais pourquoi nous a-t-il parlé de sa crainte concernant les deux personnes aimées : son père et la dame ? Pourquoi la dame ?

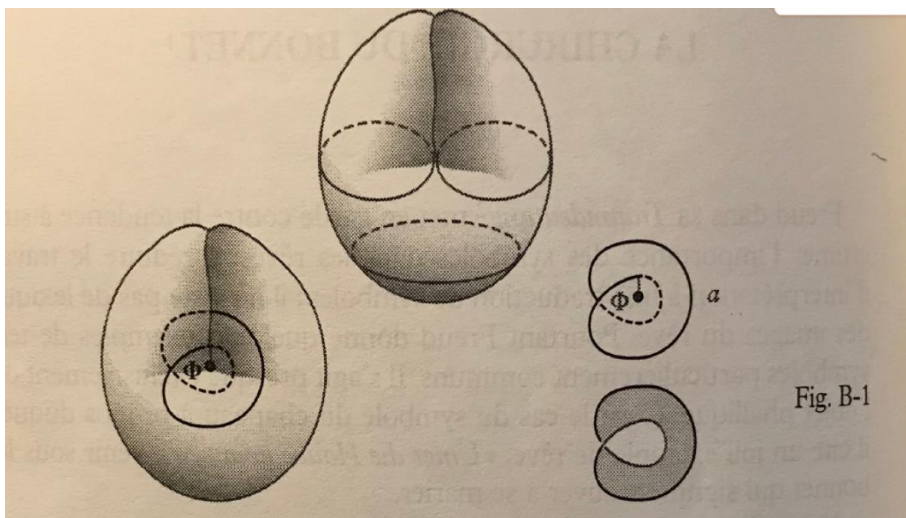
C'est simple nous dit Charles Melman. Il la vénère, verehren. Elle est à part, porteuse des insignes prestigieux, phalliques. S'il la considère comme une parmi d'autres, femme, elle perd ce statut et elle viendrait elle aussi en bout de chaîne « *il la ferait entrer dans le monde objectal* » elle serait une femme comme n'importe qu'elle autre... « *ce qui ne pourrait que le plonger dans l'angoisse d'avoir perdu ce qui fonctionne pour lui comme référence* ».

Il y a là pour lui un attachement tout à fait particulier à l'objet, nommé a. Cet objet il l'assimile ouvertement au phallus. L'angoisse d'en être séparé, l'angoisse de la coupure le concernant s'exprime dans une sorte de phobie impulsive : la crainte obsédante de se couper, de se trancher le cou avec un rasoir. L'Autre, cet espace dans lequel il situe l'objet dans sa conception du monde, de cet objet, il en dépend.

Il est dans la chaîne, inclus dans la chaîne langagière, dans l'Autre. Il n'en est pas détaché. Nous pouvons ici nous référer à l'image d'un cross-cap avant la coupure. L'objet fascinant représenté pour lui par la mère puis par la dame idolâtrée et enfin à distance c'est-à-dire de manière fort éloignée, par le père mort -cet objet- reste attaché. « *Et la seule façon qu'à l'obsessionnel de maintenir dans l'Autre ce qui fait sa signification, qui lui permet à lui de tenir* » -dit Melman – « *c'est de ne pouvoir entretenir cet objet qu'à la condition de s'en tenir à distance* ». Cela veut dire il doit en rester physiquement éloigné, refuser la satisfaction qui puisse découler d'une quelconque saisie éphémère de l'objet (qui sortirait du coup de la chaîne et perdrait sa place et sa valeur pour lui – il en serait séparé). Du coup afin de préserver l'objet en cause il lui voue ce culte chaste que nous connaissons à l'obsessionnel, l'amour courtois ... voire un culte qui lui permettrait de préserver son phallicisme, par exemple dans une relation masochiste avec celui qui incorpore l'objet et se soumette au commandement de l'Autre, venu de l'Autre : Jouis ... et va jusqu'au bout ! Et là : l'horreur le saisit ... il s'en défend contre la réalisation de ce vœu impossible... contre les impératifs venant directement de l'Autre : tu dois Et s'efforce d'introduire dans ce lieu

une morale neuve, tournant autour du père par exemple avec la religion qui maintient dans la chaîne un père Dieu, son fils et le saint esprit sans coupure, mais en ce qui concerne le père – à distance respectueuse c'est-à-dire en bout de chaîne- ce qui pour lui, qui répugne de se détacher pour continuer à servir la jouissance de l'Autre en s'approchant tremblant constitue une équivalence avec ce dispositif auquel il va toujours avoir à faire.

La crainte de perdre le contrôle, la maîtrise, la crainte de ne pas savoir ... de devoir maintenir l'objet au bout de la chaîne... le force de vérifier s'il est toujours là cet objet, à la place qui lui est donnée dans sa pensée, et avec la référence qui accompagne ce processus ... le meurtre du père mort aboutit au fait que l'obsessionnel ne lâche rien. Il ne cède pas. Il maintient dans le champ du symbolique un statut sans coupure du moins sans la réussite d'une bonne coupure – nous allons voir ce qu'il en découle sur le plan de l'inconscient et du refoulement mais nous avons déjà un premier aperçu ... celui d'une torture psychique.



L'objet perdu qui devrait constituer un trou dans la chaîne signifiante, le symbolique qui en même temps viendra mordre sur le réel ... entendons comment ils en parlent, nos patients ...